

# La cuisine du chercheur

## Ecrire, s'écrire.

Conférence prononcée lors du vernissage de l'ouvrage "La société d'excommunication", Salvan, juin 1996.

### Recette et consort

Une réflexion sur les méthodes scientifiques, c'est un peu, formulée de façon élégante, une demande sur les recettes qui sont en jeu pour mener une réflexion à la scientificité.

Sous-entendu, il y a la grande cuisine, la cuisine à maman, la cuisine exotique, la cuisine du dimanche et puis -on le sait bien- tout autant de cuisiniers...

D'un autre côté, il y a les recettes, les produits, la mode...

Ainsi en serait-il par métaphore de la science: il y aurait une science lourde (forte?), une science light (faible?)<sup>1</sup>, une science édulcorée, une science insipide, ou grasse, ou indigeste, ...<sup>2</sup>

Ce texte poursuit l'objectif de vous emmener dans les coulisses d'une recherche scientifique. Notre modèle sera **la cuisine japonaise**: nous essayerons de re-cuisiner devant vous, c'est-à-dire de faire du *reality show sciento-cook*, où l'on voit tout, tout de suite, comme si nous avions pu filmer la fabrication même du livre. Bien sûr la déconstruction est entièrement reconstruite...<sup>3</sup>

Je partage l'idée que les plats ont d'autant plus de saveurs que si l'on connaît les processus de fabrication, de transformation, de métamorphose des produits. Savoir, saveur et sagesse ont la même étymologie... Bien sûr que c'est rassurant pour un consommateur -de recherche scientifique ou de cuisine- de connaître l'envers du décor, les origines, les lieux de production.

Pourquoi?

Parce que ça permet d'authentifier (je pense particulièrement à la labellisation, au contrôle de qualité de la fraîcheur journalistique ou de la pertinence des données empiriques d'une recherche), de vérifier les usages (hygiènes conceptuelles), de se rassurer (je cuisine la sociologie comme lui), d'emprunter (Lévi-Strauss=anthropologie classique + des apports de linguistique saussurienne; ça se nomme l'interdisciplinarité), bref la connaissance de l'envers du décor permet de cultiver des rapports de natures différentes avec la cuisine académique.

Pénétrer les coulisses d'une recherche permet, mais ça on ne peut pas le dire -on n'ose pas se l'avouer- d'espionner: les recettes, on les connaît, on peut les lire, on peut les retrouver, mais les tours de main, les petits trucs, les rattrapages, les angles d'attaques, la fabrication des concepts, les stratégies de lecture de la réalité et de la réalité scientifique, l'inscription de la réflexion dans le champ scientifique, la politique de communication de la recherche, les stratégies d'alliance, la vente du projet aux institutions détentrices du financement, la fabrication de sous-produits intellectuels, l'invitation aux cocktails-

colloques médiatico-scientifiques, la gestion du temps, du stress, de la carrière, bref tout ce qu'il n'y a pas dans les livres de méthodes, comment fait-on?

Il y a également tout ce qui donne le sel, la saveur, le savoir à la recherche devenue livre et que l'on espère secrètement capter en réfléchissant sur l'envers du décor.

Pourquoi écrit-on un livre, comment gère-t-on ce chantier, faut-il être réellement extraordinaire pour commettre un livre, et d'ailleurs qu'est-ce qu'un livre réellement extraordinaire, gagne-t-on de l'argent avec les droits d'éditeur, qu'est-ce que ça change dans la vie d'avoir été publié, comment vit-on son rapport aux journalistes, la nuit est-elle propice à l'écriture...?

Ce texte devrait livrer ces dimensions-là, car d'habitude les chercheurs font tout pour les masquer: la production scientifique masque -en même temps qu'elle dévoile la réalité- les conditions de production de son savoir. Et pourtant j'aimerais vous dire que toutes ces dimensions influent sur la méthodologie, sur la colonne vertébrale de la réflexion, sur le plan d'action, bref sur le livre tel que vous pouvez le toucher dans vos mains. Je dirai que l'histoire du cuisinier interfère dans sa cuisine et dans la manière qu'il aura de découper les hypothèses et de les apprêter, de les épicer, c'est-à-dire d'administrer la preuve de leur invalidation ou de leur pertinence.

#### **Et le cuisinier alors ?**

Ecrire un livre est une véritable aventure intérieure. Oh rien de très physique ou sportif, rien de très rémunérateur non plus, bref rien qui ne soit très à la mode...

Il faut être avant tout, -pardonnez-moi- "un con" pour écrire un livre. C'est Jean Cocteau qui nous souffle cette idée: il disait qu'un "*con qui marche valait mieux que dix intellectuels assis*". Porter un livre à son terme, je crois que c'est savoir être un con qui marche... tout en ayant essayé d'être un intellectuel qui démarche.

Pourquoi cette volonté d'explorer les coulisses d'un ouvrage, de rendre visible l'invisible?

Et bien tout simplement parce que les coulisses d'une recherche sont bien plus intéressantes que la recherche elle-même. Sartre disait d'ailleurs que l'important n'est pas de savoir comment sont les choses, mais de savoir comment elles sont devenues ce qu'elles sont: pourquoi écrire ce livre, pourquoi être obsédé par la problématique des médias et de l'information, pourquoi investir dans une activité qui n'est pas rentable, par qui est-on influencé dans cet exercice et pourquoi,... voilà les quelques interrogations et les quelques éléments qui ont déterminé l'écriture de la Société de l'Excommunication. En sociologie, on parle de conditions de production.

Répondre à ces questions -on le voit induit- à certains égards un discours sur l'intime, sur le bio-bibliographique, sur ces espaces qui sont tus dans lesquels se trament la pensée, dans ces espaces transitionnels à mi-chemin entre les déterminations sociologiques et la marge de manœuvre du chercheur.

Or beaucoup d'intellectuels refusent le discours sur l'intime. Trop de risques! Les intellectuels n'aiment guère la vérité toute nue. Ils sont plutôt passés maîtres dans l'art d'habiller la vérité. Leur coquetterie à eux, c'est d'être les couturiers du vrai, du concept, du paradigme.

D'ailleurs peu d'auteurs vous ouvrent grande ouverte leur petite usine à fabriquer des textes, leur cuisine... Et cette réticence s'explique aisément: en expliquant les secrets de fabrication d'un livre, en laissant entrer les lecteurs dans l'atelier ou dans le laboratoire, l'auteur risque d'y perdre de sa superbe, du genre "inspiré quasi-mystique", ou "travailleur acharné", comme on en voit trop souvent. L'auteur, en rendant visible la

vérité de l'atelier, se montre à nu, comme étaient nus les journalistes qui travaillaient aux yeux de tous les Salvanins.

Rentrer dans la boutique d'un chercheur ou d'un littérateur peut donc provoquer bien des surprises, celle par exemple d'apercevoir que certains d'entre-eux sont à la tête d'une réelle petite entreprise: pensons par exemple à Alexandre Dumas dont un procès célèbre a démontré qu'il employait 73 nègres pour écrire ses romans et feuilletons.

Et il n'était pas le seul à pratiquer ainsi.

Des maîtres-peintres également, je pense à Rembrandt, des musiciens, Wagner, des professeurs d'universités, des romanciers, Paul-Loup Sullizer sont eux-même de véritables entrepreneurs de biens symboliques. Ils mobilisent des équipes entières pour réaliser leurs oeuvres sans pour autant que celles-ci apparaissent remerciées ou citées dans le quart de page. Patricia Cornwell, la romancière, travaille avec une équipe d'une dizaine de personnes et vient d'engager deux juristes internationaux pour défendre les droits d'auteur dans les différents pays où le livre sera traduit. Tous ceci a déjà fort bien été analysé par Adorno dans ses travaux concernant l'industrie culturelle et la société de masse.

J'ai trouvé au hasard de mes lectures une biographie de Jacques-Paul Migne, qui était un abbé vivant au milieu du XIXème à Paris qui réussit à publier un livre tous les dix jours pendant trente ans, ce qui fait plus de mille ouvrages... Il faut dire qu'il employait plus de 600 ouvriers: des chercheurs, des typographes, des fondeurs, des imprimeurs, des lecteurs d'épreuves, des relieurs, des comptables...

Si j'évoque Dumas -Alexandre pas Mireille-, l'Abbé Migne, Wagner et d'autres, c'est bien pour vous montrer l'intérêt des coulisses, du laboratoire, de l'établi, de la boutique.

Et c'est dans ceux-ci que j'aimerais maintenant vous inviter pour vous parler de ce que le livre lui-même ne livre pas.

1. J'aimerais tout d'abord essayer de partager avec vous le plaisir que ce livre m'a apporté, du plaisir que j'ai pris à le fabriquer dans mon atelier. Ce que Daniel-Louis Seiler nomme "la libido scientae".
2. Ensuite j'aimerais vous parler du Valais, de notre Valais -qui s'est présenté à moi lors de l'écriture de ce livre comme un véritable miroir -celui de mes propres origines.

### **L'éloge du plaisir**

A quoi pense-t-on lorsqu'on a enfin terminé d'écrire un livre? A dire merci -c'est la première chose qui m'est venue à l'esprit- et à partager le plus rapidement possible cette sensation de liberté, vous savez la liberté du montagnard qui escalade, cette sorte d'ivresse qui se conquiert après quelques heures de marche.

J'ai le sentiment qu'il faut partager cette perception fugace de ce bonheur dans l'urgence, dans la rapidité, dans la précipitation spontanée, car j'ai l'impression que ce type de plaisir s'émousse dans la longue durée: les joies simples et intenses ne durent pas, y compris celle de publier un livre; elle n'échappe pas à cette loi. Il faut donc oser fêter rapidement, car j'ai l'impression que c'est une façon digne d'entamer le deuil, de clore cette aventure intérieure, pourrions-nous dire, de favoriser l'extériorisation de cette intériorité intime.

Parlons encore du plaisir si vous êtes d'accord, du plaisir sincère que l'écriture de cet ouvrage m'a apporté.

Le plaisir est dans cette perspective multiforme:

- Plaisir simple et profond de rencontrer des Salvanins, de les questionner et de les entendre me répondre.
- Plaisir de la constitution de la documentation nécessaire: travail d'archives, photocopies d'articles de presse, classement interminable.
- Enfin plaisir dans la fabrication des outils d'analyse: lecture de classique de l'anthropologie, de l'ethnographie, livres de méthode.
- Plaisir également d'être mentalement en route *en permanence* comme disait Karl Jaspers, le philosophe existentialiste.
- Plaisir de sentir que l'écriture d'un ouvrage c'est une seconde vie qui se superpose au quotidien: Umberto Eco écrivait dernièrement dans l'Expresso que vivre avec un livre en chantier, c'était comme vivre avec une maîtresse symbolique mais omniprésente.
- Plaisir in fine de sentir l'ouvrage prendre corps, particulièrement lorsque votre éditeur, Roger Salamin en l'occurrence, mit en scène le texte en proposant un maquettage ainsi que les premières épreuves du livre.

Finalement l'écriture d'un livre, conjugués à tous ces plaisirs, consiste à accueillir étymologiquement l'enthousiasme, en *theos*, qui signifie avoir un dieu, avoir une force, une lumière énergétique à l'intérieur de soi.

Plaisir également de vernir l'ouvrage. Le vernissage a été rendu possible grâce à la générosité de la commune de Salvan et plus particulièrement de son Président, Pierre-Angel Piasenta.

Je ne pense pas que Pierre Angel Piasenta perçoive l'importance du rôle qu'il a endossé en me permettant de réaliser ce mandat: il m'a tout simplement permis d'exister en tant que sociologue professionnel, puisque cet ouvrage est le résultat de mon premier gros chantier intellectuel rémunéré. Notre première *rencontre de chantier*, je m'en souviens, s'est déroulée fort civilement à l'hôtel d'Angleterre d'Ouchy autour d'un filet de perches.

Ce sont des rencontres que l'on n'oublie pas, qui nous poursuivent et même qui nous précèdent: la confiance qu'il m'a accordée, m'a permis de constituer et de stabiliser une identité professionnelle.

Après l'éloge des joies simples de l'écriture et la visite de l'atelier, je vous ai promis d'évoquer le Valais, notre Valais qui ce soir nous accueille.

### **"Faire même"**

Vous savez tous qu'en Valais, on ne fait pas soi-même, mais "on fait même" selon l'expression populaire. J'ai malgré tout hésité à faire-même cet ouvrage scientifique: j'aurais bien voulu d'ailleurs le réaliser à plusieurs. Je suis finalement envieux de l'organisation de Dumas, de Wagner et de l'Abbé Migne. Mais je n'ai su trouver un coéquipier qui veuille m'accompagner. Dès lors, j'ai véritablement hésité à me lancer dans ce projet seul: était-ce sérieux de travailler froidement sur ce sujet chaud, en étais-je véritablement capable, saurais-je trouver suffisamment d'énergie, arriverais-je à conquérir la confiance des habitants de Salvan que j'allais solliciter, saurais-je trouver les angles d'attaques essentiels, saurais-je mobiliser intelligemment les lectures qui m'avaient occupé pendant les années précédentes, trouverai-je un éditeur suffisamment courageux pour accepter le manuscrit, combien de temps tout cela me prendrai-je... 1 an, 2 ans, 3 ans... saurais-je le légitimer académiquement, saurais-je le transmettre aux Salvanins qui m'avait écouté,

saurais-je expliquer cette recherche aux journalistes, friands d'informations, saurais-je enfin expliquer ce projet à mes proches?... voilà les questions que je me posais le 10 octobre 1994. C'étaient finalement, comme vous le constatez, des questions toutes simples... mais à vrai dire assez angoissante.

Mais dans l'expression *faire même*, il y a encore le terme même, c'est-à-dire *soi-même*.

Ce livre, si je l'ai écrit en 1995, je l'ai porté en moi comme on porte un secret que l'on ignore pendant une dizaine d'années (rejoindre sa propre histoire...), depuis que je me suis consacré à la sociologie politique de l'information. Et c'est peut-être l'aventure la plus étrange que j'ai entretenue avec ce livre. Au cœur de cette aventure, un homme, le Professeur Daniel-Louis Seiler qui a réussi à transmuter mes frêles intuitions de collégiens en réflexions scientifiques.

C'est Umberto Eco qui explique magnifiquement bien que les chercheurs sont traversés par des idées obsédantes..... auxquelles ils donnent plusieurs réponses... sans toutefois véritablement bien comprendre que toutes leur recherche ne répondent qu'à une question générique ignorée, qu'à une obsession dont ils sont le dépositaire inconscient.

C'est en relisant par hasard des vieux textes, des dissertations jaunies de collègue que j'avais évidemment oubliées, c'est en retrouvant d'anciennes notes et de vieilles photocopies que j'ai compris que j'étais toujours et encore habité par les mêmes interrogations, par les mêmes intérêts, par les mêmes questions invariantes, par les mêmes obsessions et fantasmes intellectuels.

*La société d'excommunication* est donc une réponse partielle à ces questionnements personnels sur la culture, sur le rôle stratégique de l'information, sur le potentiel d'émancipation des acteurs sociaux par l'information, sur la manipulation des esprits par les mass médias... bref sur une constellation thématique qu'il me devenait impératif de formuler, de verbaliser, tout simplement pour ne pas les oublier et pour me donner la chance de construire peu à peu les brides d'une pensée.

Ecrire un livre, c'est mener une réflexion de longue haleine: à l'instar d'un sportif qui peut performer à un moment donné sur une épreuve de son choix, il est un moment décisif où le livre doit s'écrire, sous peine de ne plus maîtriser la documentation, l'argumentation et l'énergie nécessaire à la réalisation. Il faut que le sujet ne perde pas sa capacité d'attraction étrange... Le chantier doit rester sexy si l'on veut rester un obsédé textuel.

Je ne suis pas sûr que je pourrai réécrire ce livre maintenant: je ne suis plus habité par la même énergie, je ne maîtrise plus suffisamment la littérature spécifique, j'ai oublié les détails chronologiques des faits. Phénomène étrange, j'ai même du relire certains passages du livre pour répondre correctement à des questions de journalistes. Ca aussi, c'est une expérience étonnante: non seulement le livre échappe à son auteur, mais son auteur s'échappe également de la réflexion qu'il a pourtant menée.

La réflexion scientifique est donc traversée par le biographique, par le *soi-même*: cela peut paraître étrange à certains qui imaginent encore la science a-idéologique, neutre et pure. Leroi-Gouran l'a fort joliment dit, "*toute théorie est biographique*", elle trahit la posture du chercheur, ses obsessions, ces thématas, dirait Morin, les thématas étant les idées obsessionnelles animant la recherche et la pensée des scientifiques.

Plus étrange encore, car plus intime, ce livre que j'ai voulu austère, académiquement sérieux, trahit non seulement mes questionnements sur les médias et la société de la communication, (on a tous ses péchés mignons) mais il explore de manière quasi thérapeutique mon rapport à l'identité valaisanne.

C'est seulement à sa relecture que j'ai remarqué que l'écriture de ce livre m'avait permis de régler symboliquement mes comptes avec mes origines -le Valais- de les éclaircir, de mieux les comprendre, de mieux savoir qui j'étais, d'où je venais, par qui étais-je advenu.

Si les Lausannois était dans ma trajectoire une fenêtre sur le monde, les Salvannins en sont devenus un miroir. En analysant les contes, les légendes, les mythes salvannins, en décryptant les témoignages des habitants de la commune, en observant les Valaisans à la manière des anthropologues tels Dibie-Elias ou encore Kaufmann, en ayant accès à leur pratique culturelle et aux déterminations sociologiques qui font d'eux ce qu'ils sont, j'ai pu comprendre finalement qui j'étais, d'où je venais: reconstruire la vision du monde que les Salvannins ont mobilisée dans leur perception des événements de l'Ordre du Temple solaire, c'était finalement reconstruire la vision du monde des miens, donc dans une certaine mesure me retrouver, ou me comprendre.

Ainsi avant même d'être un livre original sur la société du spectacle médiatique importée dans la montagne, c'est un ouvrage sur mes origines, sur mon Valais.

Copyright 2003 ProLitteris et Stéphane Haefliger, CH 8033 Zürich

**Stéphane Haefliger**  
**Sociologue**  
**Boulevard de Grancy 27**  
**1006 Lausanne**

Tél. perso: 021 617 31 55  
Mobile: 079 742 67 81

E-Mail: [stepcom@bluewin.ch](mailto:stepcom@bluewin.ch)

---

<sup>1</sup>On aura reconnu le duel "programme faible" ou "programme fort" de la sociologie des sciences.

<sup>2</sup>Nous renvoyons ici à Hauguel Gérard, Pour en finir avec la cuisine coincée, Editions Actes Sud, 1995, 205 p.

<sup>3</sup>Finalement notre réflexion se rapproche plus d'une sociologie des sciences (Latour) que d'une épistémologie clinique. Sur ce point, lire Latour Bruno, Le métier de chercheur, Regard d'un anthropologue, Editions INRA, Collection Sciences en questions, 1995, p. 10.